

Childéric (481)

Le poids des abeilles avait irrémédiablement gâté la soie : le tissu de la tunique du roi Childéric se retrouvait distendu, presque déchiré. Son épouse, la reine Basine, modifia l'orientation de certaines abeilles pour masquer les dégâts. Voilà, c'était mieux ainsi, on ne voyait plus que l'étoffe avait craqué par endroits. L'habit miroitait sous une multitude de minuscules abeilles d'or aux ailes incrustées de grenat. Le résultat était magnifique.

Basine se força à sourire.

Le roi, inconscient depuis plusieurs jours, venait de mourir. Dans quelques instants, la cour entière serait au courant. On se bousculerait pour rendre un dernier hommage au roi des Francs. Il y aurait leur fils, Clovis, et toute la famille, mais aussi des hommes d'armes, des citadins influents, et puis Geneviève. Basine ne pourrait pas lui fermer la porte. Geneviève pénétrerait dans la chambre avec, comme d'habitude, son voile mal attaché pendant sur son chignon à moitié défait, cet air de rentrer du front, de n'avoir pas de temps à perdre. Elle n'avait pas changé. Avec le temps, sa peau s'était ridée, ses cheveux avaient blanchi, mais l'âge n'avait pas amoindri son

intarissable énergie ; au contraire, la force qui l'habitait paraissait croître avec les années. Sa santé était devenue une sorte de preuve supplémentaire de l'existence de son Dieu chrétien, un nouveau miracle après la défense de villes assiégées, la guérison d'épidémies ou la protection de moissons. Geneviève viendrait toucher le front de Childéric. Elle y tracerait des signes de croix à l'huile en murmurant des invocations latines. Basine la regarderait s'activer, savourant sa victoire : Childéric ne s'était pas converti au christianisme, il était mort en roi païen. Geneviève avec son regard bleu perçant, ce regard qui posait de nombreuses questions et n'acceptait pas beaucoup de réponses, devinerait sans doute la vérité. Peut-être irait-elle jusqu'à accuser publiquement Basine d'avoir empoisonné Childéric. Cela n'aurait pas d'importance, elle ne pourrait rien prouver.

La reine était certaine de ne rien regretter. Elle ressentait pourtant une fatigue, une lassitude, à laquelle elle ne s'était pas attendue et qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer.

Elle se leva et gagna la fenêtre. Elle poussa les volets. La lumière et un air chaud et sec s'engouffrèrent dans la pièce. Basine offrit son visage au soleil et ferma les yeux quelques instants.

C'était un matin d'été ordinaire. La cité de Tournai grouillait déjà d'activité. Des gens achetaient du pain et de la bière, des colporteurs et des prostituées arpentaient les rues poussiéreuses, des muletiers et des charretiers déchargeaient des sacs de grain. Un groupe de soldats, sans doute encore ivres de la nuit, hurlait des chansons paillardes, des enfants poursuivaient un chien, des femmes aux voix stridentes s'invectivaient. Du côté de l'embarcadère, la foule devenait compacte. Tournai s'étalait le long de l'Escaut. Sur le quai, des porteurs

attendaient les cargaisons. Les pêcheurs débarquaient leurs poissons tandis qu'un bon nombre de barges à fond plat amenaient des poules, du bois, divers légumes et, surtout, de la laine et du lin car les ateliers de confection de la ville étaient réputés.

Depuis la chambre du roi, au premier étage, Basine occupait une position centrale qui permettait d'englober la ville du regard car le palais se dressait non loin du vieux Marché. En ouvrant les yeux, elle aurait pu voir le pont pris d'assaut par les charrettes, le fleuve saturé de bateaux, et puis, de l'autre côté de l'Escaut, l'immense nécropole. En son milieu, un tumulus de trente mètres de diamètre s'étendait, majestueux, gigantesque : le tombeau royal où le corps de Childéric serait déposé. Près du plan incliné qui s'enfonçait dans le sol et permettait de pénétrer dans la chambre funéraire, Basine aurait même pu distinguer les fumées d'un feu et les silhouettes d'ouvriers : le tombeau royal était terminé mais plusieurs fosses adjacentes devaient encore être creusées.

Cependant, ce matin-là, quand la reine finit par rouvrir les yeux, son regard évita le fleuve et la nécropole. Peut-être le soleil était-il trop éblouissant. Ses yeux se fixèrent sur la rue, à ses pieds. Un porteur fatigué avait déposé un sac de blé le long du mur en torchis de la maison d'en face. Pour se distraire avant de reprendre sa marche, l'homme discutait avec une jeune vendeuse d'œufs, il riait tellement en lui parlant que Basine ne parvenait pas à comprendre le sens des mots qu'il prononçait. Elle s'y appliquait pourtant, mais sans succès. Pendant ce temps, le sac de grains, en déséquilibre, glissait lentement, l'ouverture laissait déjà voir le blé qui menaçait de verser. Le porteur, sur un dernier éclat de rire, prit congé de la vendeuse et se pencha pour charger le fardeau sur son épaule ; ce faisant,

du grain s'échappa et se répandit sur le sol. L'homme s'éloigna, il bifurqua au coin de la rue et disparut. Le soleil parut soudain brûlant sur les joues de la reine, les cris de la rue assourdissants. Basine se pencha, attrapa les volets, les referma doucement. Dans le calme et la pénombre retrouvés, elle continuait à se figurer la démarche chaloupée de l'homme, son sourire, le sac de toile avachi, les grains de blé épars. Elle ne voulait penser à rien d'autre. Ces images banales l'apaisaient, leur douceur la rassurait et lui permettait, sans qu'elle comprenne pourquoi, de respirer plus profondément, plus sereinement.

Le roi était mort. Il fallait qu'elle appelle les domestiques, qu'elle convoque Clovis. Elle n'en avait pas la force. Elle revint s'asseoir près de Childéric. Dans les flammes mouvantes des lampes à huile, les abeilles semblaient battre des ailes. La reine tritura nerveusement la boule de cristal de roche qu'elle portait en pendentif. Le premier cadeau de Childéric.

Basine était venue de Thuringe un quart de siècle plus tôt pour épouser le jeune roi des Francs. Elle avait voyagé pendant plusieurs jours, abandonnant les hauteurs boisées du nord du Danube pour se rapprocher de la mer. On la lui avait décrite comme un lac immense agité par des forces inconnues, l'eau s'y soulevait d'elle-même, les poissons y avaient un goût différent. De telles descriptions l'avaient intriguée. À peine arrivée à Tournai, la future reine avait insisté pour voir la côte.

À l'ouest de l'Escaut, le royaume s'enfonçait dans les marécages. La chevauchée dans ces paysages humides avait été fastidieuse. L'un de ses compagnons de route avait tiré sur un héron en vol, l'oiseau touché était tombé mais l'eau l'avait englouti, les chiens ne l'avaient pas retrouvé et la flèche avait été perdue. Tout le groupe

grognait ; sans maîtriser la langue des Francs, la jeune femme avait compris qu'on parlait d'elle et que les propos étaient acerbes. On lui avait donné un cheval trapu aux jambes fermes qui avançait sans rechigner mais dont le dos ployait sous le poids de la future reine. Basine était grande, costarde, et quand sa monture s'enfonçait dans la vase, elle devait relever les jambes pour que ses bottines, et même le bas de sa tunique ne soient pas mouillés. La petite troupe avait traversé des villages sans palissade, naturellement protégés par la boue dans laquelle d'improbables attaquants viendraient s'enliser ; ils paraissaient déserts. Basine avait fini par comprendre que les habitants terrifiés s'étaient cachés, peu habitués à voir s'approcher des visiteurs. Elle avait contemplé les étendues plates, miroitantes d'eau, les arbres tordus qui attestaient du vent qui devait sévir la plus grande partie de l'année. Ce jour-là cependant, il faisait lourd. C'était une après-midi d'automne, chaude et moite. Entre ses bottes lacées et sa tunique qui s'arrêtait aux genoux, les jambes de la reine se faisaient dévorer par des essaims de moustiques.

Fatiguée, la jeune femme avait arrêté le groupe au milieu des quelques cabanes qui constituaient un hameau. Elle avait attendu. Des paysans faméliques avaient fini par sortir lentement des buissons environnants. Un interprète qui accompagnait l'expédition avait présenté Basine : la future reine visitait son royaume ! Les villageois affairés avaient sorti la plus jolie de leurs chaises. L'interprète s'était lancé dans la traduction de leurs propos, il chuchotait, il avait mauvaise haleine. La reine avait écouté les vieux lui raconter la légende du Quinotaure, le dieu marin à cinq cornes qui aurait surgi de toute cette eau pour s'unir à la grand-mère de Childéric et concevoir son père, Mérovée. Dans ces paysages de brumes et de désolation,

l'existence de monstres paraissait vraisemblable. Et Basine ne pouvait qu'apprécier un mythe qui sacralisait le pouvoir du roi en le plaçant dans la descendance d'un être divin. Mais tout en avalant la soupe insipide qu'une villageoise lui tendait avec un sourire timide et édenté, la reine avait réalisé combien la légende s'ancrait dans une histoire récente, deux générations à peine, le pouvoir dynastique de Childéric était donc bien frêle, les racines courtes. Il faudrait le consolider ! Pour cela, le roi devrait mener des guerres, s'attirer de riches alliés, conquérir des nouveaux territoires. Basine avait averti les hommes qu'ils ne poursuivraient pas le voyage plus à l'est. La mer ne l'intéressait plus. Pour ce qu'elle avait pu en voir, il s'agissait d'une eau croupie qui remontait du sol, anéantissait les cultures, noyait les bêtes. La prospérité se trouvait au sud, là où le climat était sec et les terres fertiles. Childéric, et surtout leur futur fils, devaient tourner leurs conquêtes dans cette direction s'ils voulaient être à la tête d'un royaume invincible !

Ce jour-là, comme tout lui avait paru simple.

Ensuite, elle s'était mariée.

Pour la cérémonie, Childéric avait revêtu un manteau de soie pourpre aux franges d'or, son préféré, cette tunique romaine qu'il portait à présent dans la mort. Elle lui avait passé au doigt l'anneau du mariage. Il lui avait remis le pendentif en cristal. Autour d'eux, des soldats avaient brandi des étendards aux figures d'aigles et avaient soufflé dans des trompes de cuivre. Beaucoup avaient les cheveux courts, portaient un casque et hurlaient des injonctions latines truffées d'erreurs grammaticales.

Basine avait eu l'impression d'une farce. Elle se retrouvait au milieu d'une parodie de l'armée romaine. Ces gens allaient subitement hurler de rire, déchirer leurs

déguisements, cesser cette comédie ridicule ! Mais rien de tel n'était arrivé. La nouvelle reine avait pensé à son père, un grand guerrier du royaume de Thuringe, qui toute sa vie avait méprisé Rome, ses fastes, son arrogance, ses monuments glorieux et décadents. C'était un chef valeureux qui avait gardé le sens de l'honneur des époques nomades, récompensant les forts, protégeant les faibles, ne s'embarrassant d'aucun luxe inutile. La puissance de sa hache lui tenait lieu de langage. Il avait tué un ours au couteau, brûlé des villages pour l'exemple, empalé des traîtres. Il était respecté et craint. Il aurait craché sur un tel mariage.

Quand la bière avait commencé à couler, les casques des soldats avaient roulé au sol. Les tambours avaient remplacé les clairons. Le rythme régulier des pas de l'armée avait disparu dans des chorégraphies chaotiques improvisées pour Wotan, le seul vrai dieu de la guerre. Rassurée de retrouver des rites connus, Basine, tournée vers Childéric, avait lâché :

– Pourquoi vouloir copier l'armée de Rome ?

Elle ignorait tout alors de l'importance accordée à la tunique de soie. Elle n'avait pas encore vu que, sur l'épaule gauche, Childéric portait une fibule romaine cruciforme. Fatiguée par la journée, elle avait parlé sans filtre et sans méfiance. Et sans interprète, dans cette langue franque qu'elle maîtrisait encore mal.

Heureusement. Le roi n'avait pas perçu son dédain. Il lui avait expliqué que le royaume des Francs était une province de l'empire, que lui-même portait le manteau pourpre des dignitaires officiels, qu'il avait pour mission de maintenir la puissance de Rome dans ces régions. Il lui avait parlé du rôle qu'il jouait, du paiement qu'il percevait, des honneurs qu'il en retirait. Avec excitation, il lui avait

montré les pièces de monnaie que l'empereur lui envoyait. Sa voix avait tremblé de fierté. Dans la foulée, il avait évoqué son projet de construction de thermes et son goût pour une sauce à l'huître digne des plus grands cuisiniers méditerranéens.

Basine avait cru épouser un roi germanique. Médusée, elle se retrouvait mariée à un officier romain soumis à l'autorité impériale ! Elle avait plissé les yeux de mépris. Des bains dans ces contrées humides ! Une sauce infecte ! Une monnaie si légère ! Elle avait embrassé son époux pour être sûre de se taire, pour occuper sa bouche car certains mots sont dangereux. L'engouement de Childéric pour Rome était agaçant, mais, au bout de quelques baisers, elle s'était convaincue que cette soumission était sans importance. L'enthousiasme de Childéric était celui d'un petit garçon. D'ailleurs, il était encore si jeune ! Rome avait possédé la plus puissante armée du monde et son mari aimait les emblèmes, les drapeaux, c'était plutôt mignon. Et puis, elle était confiante : l'Empire romain agonisait. À part le roi, tout le monde le savait. Il fallait simplement un peu de patience. Rome serait conquise et, un beau matin, Childéric s'aviserait qu'il n'avait plus de maître, il se proclamerait alors chef du royaume indépendant des Francs. Vu l'état de corruption qui sévissait dans l'empire, cela ne prendrait pas longtemps.

Les années avaient passé. Plusieurs filles étaient nées mais un seul fils et héritier : Clovis, beau comme le soleil, fort comme un ours. Son nom qui signifiait « célèbre par ses combats » le destinerait à accroître encore le territoire de son père. Le royaume des Francs descendait à présent jusqu'à la Seine, bientôt ce serait la Loire, Basine en était convaincue. Le territoire conservait son statut de province d'empire, soumis au pouvoir de Rome, mais

la Ville Éternelle, entretemps, était tombée aux mains d'envahisseurs, et l'autre Rome, Constantinople, était bien lointaine. Il n'y avait plus que Childéric pour être loyal aux insignes d'une époque révolue.

Depuis son mariage, Basine avait travaillé à renforcer le prestige de la royauté franque. De sa Thuringe natale, elle avait fait venir Gudrun.

Gudrun était forgeron. Il était jeune et de corpulence fluette. Son arrivée avait fait sourire. On avait l'habitude, à Tournai, d'entendre cogner sur son enclume l'énorme Ingomer, une créature brutale et velue, qui à l'âge de six ans, avait fracassé le crâne d'une vache en lançant son marteau sur près de cent pieds. Mais les clous de Gudrun s'enfonçaient dans tous les bois sans jamais se tordre, les lames de ses épées ne pliaient pas. Surtout, c'était un génie qui connaissait le langage des roches : il mettait des cailloux d'apparence vulgaire dans son four et quand l'un d'entre eux craquela vaguement, il y voyait la preuve irréfutable que l'acier du couteau avait atteint la résistance optimale, que l'argent pouvait être doucement torsadé, ou que l'or était fondu. Concentré, la bouche crispée, l'œil dur, il fourrageait alors à l'aide de longues pinces dans le four, il renversait comme il fallait les métaux liquéfiés et remplissait des cavités de terre cuite, ou bien il sortait des fers rougis et martelait sans pitié. Plus tard, modestement, il vous désignait du menton une épée aiguisée ou un bracelet ciselé à tête de serpent. Car c'était dans la fabrication de bijoux que Gudrun excellait.

La population de Tournai s'était rapidement détournée d'Ingomer, seuls quelques irréductibles lui passaient encore commande ; en parallèle, le nombre d'apprentis de Gudrun n'avait cessé d'augmenter, sa forge de s'étendre et quand l'homme avait réclamé de pouvoir utiliser les

pierres de la muraille d'époque romaine qui encerclait encore partiellement l'ouest de la ville pour rebâtir sa forge qui, construite en bois, avait déjà brûlé trois fois, la quasi-totalité des habitants avait été d'accord. Paradoxalement, sur ce point-là, c'était la reine qui avait été hésitante. Elle n'avait consenti qu'à une condition : le palais, jusque-là en bois, devrait être réédifié en pierre au moins sur un étage. Il n'était pas question que le forgeron soit plus richement logé que le roi ! Elle s'était à nouveau tournée vers la Thuringe. Des architectes étaient arrivés. Ils avaient dessiné le rez-de-chaussée du palais, la forge, et finalement l'énorme tumulus qui abriterait le tombeau de Childéric. De mémoire d'homme, aucun roi germanique n'avait eu droit à une telle sépulture. Il s'agissait de traditions venues de loin, des rives du Danube ou peut-être même d'au-delà, importées par cette reine qui, entretemps, avait appris la langue des Francs mais qui restait une étrangère, mangeait sa viande presque crue, portaient des bijoux sertis de pierres rouges comme on n'en avait jamais vus !

Une palissade de bois entourait désormais la ville tandis que la forge de Gudrun, en pierre, était devenue le lieu le mieux protégé de Tournai, impossible non seulement à cambrioler, mais même à espionner. Vu la taille de la cheminée, le four devait être énorme ! On ne voyait plus rien, même l'enclume traditionnellement installée dehors, se trouvait à l'intérieur. Le peuple avait oublié les incendies que la forge avait subis et répétait que c'était pour abriter des trésors inouïs qu'une maison si solide avait été établie. Le sol de Gudrun ne serait-il pas pavé d'or ? D'ailleurs, des chariots de pépites entraient dans Tournai, acheminés depuis le sud de la Gaule, gardés par des cohortes de soldats lourdement armés. Quant aux fameuses pierres rouges des bijoux royaux, il s'agissait de

grenats. Ils étaient transportés par des cavaliers aux yeux plissés qui pouvaient vider un tonneau de bière sans jamais se départir de leur air fâché. Ces hommes arrivaient à la tombée du jour, les bijoux coincés dans de petits sacs qui pendaient à leur ceinture. En guise de protection, il ne portait qu'un coutelas aiguisé mais personne n'aurait pensé à les attaquer.

Le temps que Basine passait dans la forge contribuait à alimenter les rumeurs. La reine, entourée des corps musclés de Gudrun et de ses apprentis, dans la sueur générée par la chaleur des fours, se faisait-elle représenter nue, en taille réelle et en or ? S'adonnait-elle à des orgies coupables ? Basine ne se souciait pas des chuchotements. Elle aimait voir le forgeron travailler. Hypnotisée, elle était capable de regarder durant des heures une masse de métal rougie se transformer en épée aux fils d'or et d'argent entrelacés. Avec l'accord de Childéric, elle lui avait fait confectionner des armes d'apparat : une lance, une hache de jet, une épée et un long couteau appelé scramasaxe. Les poignées, les fourreaux avaient été sertis d'or et plaqués de grenat.

Aujourd'hui, sur son lit de mort, ces armes rutilaient. L'épée et le scramasaxe, rangés dans leur fourreau, étaient attachés à sa ceinture. Basine avait refermé la main droite du roi sur le manche de la hache tandis que la main gauche tenait la lance.

Gudrun avait également fabriqué trois cents abeilles. En Thuringe, il s'agissait d'un symbole d'abondance et de vie éternelle. Il les avait conçues triangulaires, les ailes serrées contre le corps, prêtes à prendre leur envol aux côtés de Childéric pour le protéger dans l'au-delà. Elles étaient petites et si nombreuses ! Les corps étaient striés et, au bout du thorax, la tête des insectes partait en boule aplatie. Certains apprentis, par excès de zèle, avaient

imprimé deux trous et une fente afin de symboliser les yeux et la bouche. Pour la fabrication des ailes, Gudrun avait utilisé la technique du cloisonné. De minuscules grilles d'or posées à la verticale avaient délimité des espaces dans lesquels il avait incrusté les grenats taillés en petites plaques. Des feuilles d'or, glissées sous les pierres, avaient ajouté en brillance. À présent, sur le torse du roi, les abeilles scintillaient et produisaient un effet sans pareil.

Du brouhaha s'élevait, derrière la porte de la chambre. Une servante, l'air apeuré, passa la tête.

– C'est la religieuse de Paris qui veut entrer, bafouillait-elle.

Basine la rembarra d'un geste du bras sans même tourner la tête.

Geneviève ! Vouée à son Dieu mais surtout gestionnaire de la ville de Paris depuis que l'évêque en charge, devant les menaces d'incursions répétées, avait plié bagage. Geneviève et sa fausse douceur, son Christ en croix, ses idées intolérables.

Elle avait apparu dans la vie de Basine alors que Rome n'était décidément plus une menace et que Childéric allait enfin assumer son rôle de chef du royaume indépendant des Francs. Cette sorcière avait appelé le roi à la christianisation. Sa religion prônait l'égalité entre les hommes et la fin de l'esclavage. Il y était question de solidarité, de paix, de pardon. Un meurtre pouvait n'être pas vengé mais réparé par un dédommagement financier.

Le roi était tombé sous son charme. Effarée, Basine avait appris que Childéric avait renoncé à mettre à mort des captifs.

– Les hommes graciés sont devenus les soldats les plus fidèles que j'aie jamais eus... avait-il expliqué. Et réparer les crimes dans le sang cause la perte d'hommes valeureux

qui auraient pu combattre à mes côtés ! À l'inverse, interdire la vengeance remplira les caisses ! Quand un criminel verse une somme d'argent à la famille de la victime, une partie de la compensation rentre dans le trésor royal !

Il trépidait d'enthousiasme, Childéric. L'idée de la prospérité lui faisait briller les yeux.

Basine en avait perdu le sommeil. Geneviève amenait un système de pensée qu'elle ne comprenait pas et qui la terrifiait. Les chefs qui reviennent de bataille couverts du sang ennemi, chargés de richesses, montrent par leur victoire le soutien des dieux. Les esclaves fraîchement capturés iront grossir les rangs des travailleurs aux champs, dans les mines, et assureront la prospérité de la population. Comment concilier de telles évidences avec le discours de Geneviève, son Dieu qui pardonne, son chef idéal qui baisse les armes et parle de paix ? Le pillage n'est-il pas la seule solution de survie quand la récolte est mauvaise ? Un roi tolérant ne voit-il pas instantanément les envahisseurs affluer ? Et puis ces crimes qui restaient impunis ! Car ce n'était pas le versement d'une indemnité qui laverait l'honneur d'une famille agressée. Elle était malsaine, la joie de Childéric qui paraissait trouver normal, soudain, de remplir le trésor public avec l'argent de son propre peuple. Depuis quand le butin n'est-il pas ravi à l'adversaire ?

Ces questions tournaient dans la tête de Basine, et d'autres encore. Des visions de malédictions divines qui dégringolaient sur les terres des rois faibles et impies l'éveillaient la nuit : des bateaux fabriqués en ongles de morts surgissaient de la vase, des bêtes rampantes attaquaient des lions. Elle devait réagir, et vite, avant que Childéric ne ploie le genou devant un Dieu cloué en croix, avant qu'il n'abandonne les traditions anciennes, se

fasse enterrer dans une église et laisse à leur fils Clovis un royaume en ruine.

La reine était descendue à Laon pour rencontrer Geneviève qui y résidait alors.

– Un roi ne peut pas s’aliéner ses dieux, avait-elle tenté.

– Le christianisme a beaucoup d’avantages. Par exemple, il demande aux hommes d’être fidèles à leur épouse. Vous n’aspireriez pas à un tel progrès ?

Geneviève l’avait transpercée du regard. Comme si elle savait. Comme si elle avait été aux côtés de Basine lors de son mariage. Childéric ne s’était pas contenté de trahir les idéaux germaniques ce jour-là. Il y avait eu la nuit de noces quand, après avoir couché avec elle, Childéric avait appelé une autre femme dans leur lit. Tant d’années avaient passé. Comment était-il possible de n’avoir pas guéri ? La souffrance est toujours là, ancestrale et quotidienne. Son ventre se creuse autour d’un vide, son énergie est engloutie dans ce gouffre, elle n’existe plus, elle est repoussante, ce corps dont elle était fière, robuste, musclé, ce corps lui fait honte. Elle regarde la fille qui se tortille à quatre pattes sous son mari. Elle se jure que, jamais, elle ne s’abaissera à rivaliser. Elle sait pourtant déjà que dès la nuit suivante, ou peut-être dans cinq minutes, elle va l’imiter. Ses flancs doivent s’arrondir sous le poids d’un héritier, le fils la réconciliera avec son corps, comblera le vide. Si ce n’est pas le cas, elle doit néanmoins essayer.

Bien des années plus tard, à Laon, Geneviève a l’air d’en douter. Elle insiste : « Le christianisme prône la fidélité ». Il y a du ciel dans son regard bleu, une pureté d’enfance qui déconcerte, la promesse d’une société sans violence, d’une sexualité sans pouvoir. Un instant, l’avenir paraît lumineux et Basine a envie d’y croire.

Elle se reprend. Geneviève est dangereuse. Elle commande aux hommes et n'a pas de mari. Elle séduit et n'ouvre jamais les cuisses. Aucune armure ne la protège ; elle n'a besoin ni de bouclier, ni d'épée. Les mots lui suffisent, lames acérées, empoisonnées, qui tranchent les certitudes, se plantent aux endroits les plus fragiles, et font vaciller. Mais Basine sait qu'elle est meilleure guerrière. Childéric ne se convertira pas au christianisme. Elle gagnera.

La reine soutient les yeux couleur ciel. Il y a de la cervelle qui gicle, des héros nés de viols, du blé, de l'or, des femmes à la mâchoire dure, des haches qui tourbillonnent, et le dieu guerrier Wotan qui surgit sur Sleipnir, son cheval à six jambes, dans son regard. Elle ne sait pas convertir ces images en arguments, elle a appris à utiliser son poignard pour résoudre les différends. Elle aimerait tuer Geneviève, elle lui enfoncerait la lame à hauteur de nombril, elle pivoterait le poignet et la retirerait d'un coup sec. Un geste rapide, une mort efficace. Toutefois, certains êtres sont plus redoutables morts que vivants. Cela pourrait bien être le cas de Geneviève : son Dieu crucifié a fait courber la tête des plus grands. Alors, en lieu de coup de couteau, Basine offre un sourire ému à Geneviève, ce jour-là, à Laon. La religieuse est tellement sûre de vaincre que cette marque d'amitié la trompe, elle y lit les prémices de la conversion. Elle ne devine pas que, dans l'ombre du rictus, Basine a résolu de tuer Childéric s'il continue à s'affaiblir, s'il met le royaume en danger. Un grand roi n'est jamais vulnérable.

Non, la reine ne regrettait rien de ce qu'elle avait fait. Son rôle était de tuer. Et le bruit derrière la porte a beau enfler, elle n'en a cure.

Elle sortit de son aumônière un peigne en os, elle commença à coiffer Childéric. Les cheveux du roi étaient restés souples, doux. Ils étaient courts : Geneviève avait convaincu Childéric d'abandonner les croyances immémoriales des anciens et de se couper les cheveux. Basine repoussa des mèches derrière les oreilles : ainsi, vu d'un certain profil, on pouvait encore penser que le roi possédait sa chevelure. Certaines personnes prétendaient que les cheveux continuaient à pousser après la mort. Basine ne savait pas si c'était vrai. Elle l'espérait.

Au majeur de Childéric, à la main droite refermée sur le manche de la hache, une bague avec un chaton ovale le montrait dans la splendeur de sa jeunesse : ses longs cheveux bouclés séparés par une raie centrale, vêtu d'une cuirasse et brandissant une lance. Elle fit tourner pensivement la bague. Le nez du roi était épais, ses yeux trop rapprochés, mais tout de même ce portrait avait de l'allure. Le dessin était en relief. La bague avait servi à cacheter la cire de lettres et de contrats. Autour du buste royal, les mots *Childirici regis* écrits à l'envers attestaient que le sceau était de la main « du roi Childéric ».

Basine aurait peut-être dû choisir un poison plus violent, rapide, brutal. Ne pas accepter une douce déchéance, l'amaigrissement du roi. Le bracelet qu'il avait reçu, enfant, et qu'elle avait connu coincé dans les chairs du poignet ballottait maintenant, trop large.

Il restait beau. Il portait un pantalon serré en tissu de laine claire, des bas qui gagnaient les mollets et passaient par-dessus le pantalon, et des chaussures de cuir retenues par des lanières entrecroisées qui montaient jusqu'aux genoux. À sa taille, les fourreaux de l'épée et du scramasaxe brillaient d'or et de grenat. Sur son torse, les abeilles formaient une carapace étincelante. Des anneaux

derrière le corps des insectes avaient permis une couture facile. « Je veux être enterré avec ma tunique romaine » n'avait cessé de réclamer Childéric. Basine respectait ses volontés. Seulement, sous les abeilles, la soie rouge du manteau, et même ses franges d'or, avait disparu, noyée. Et dans tout ce chatolement, la fibule romaine qui fermait le vêtement sur l'épaule, était également dissimulée.

Son époux connaîtrait l'enterrement d'un roi païen franc. Tout était prêt. Dans la chambre funéraire, des tapis couvraient le sol. Les murs étaient lambrissés de bois. Sous le plafond haut, arrondi en dôme, Childéric serait couché sur une estrade avec sa tunique, ses armes et son cheval préféré. Autour de lui, un nombre extraordinaire de coffres contiendraient de la vaisselle, des pièces de harnachement de cheval, de la nourriture, des objets sacrés. Des sacs de cuir au fond de vases d'agate renfermeraient les précieuses pièces de monnaie reçues de l'empereur romain. La reine le lui avait promis aussi.

Ce meurtre était nécessaire pour le bien du royaume. Basine se le répétait sans cesse. Elle avait décidément besoin de s'en convaincre. À son cou, le pendentif en cristal de roche était pesant. Elle le monta vers ses lèvres pour y déposer un baiser.

Dans le tombeau, à côté de la première estrade, une deuxième était déjà prête. Quand son heure sonnerait, la reine viendrait rejoindre son époux, unie à lui pour l'éternité. Geneviève avait voulu ravir l'âme du roi, la dérober, l'enfermer dans son paradis chrétien ; elle avait tenté de condamner Basine à une solitude infinie. Elle avait perdu. Le jour où la reine mourrait, vingt et un chevaux jeunes et fougueux seraient sacrifiés : ils mèneraient le couple royal vers le Walhalla. On n'aurait jamais vu un enterrement comme celui-là. Basine chevaucherait aux

côtés de Childéric. Elle ne serait plus jamais seule. Le vide dans son ventre serait comblé.

Elle ne savait pas quoi faire du liquide qui restait coincé dans ses yeux.